

ESCAPE GAME

POURQUOI JE N'AI
PAS PORTÉ PLAINTE

Texte et mise en scène
de Thissa d'Avila Bensalah



© DROITS RÉSERVÉS

ESCAPE GAME ou **POURQUOI JE N'AI PAS PORTÉ PLAINTÉ**

Résumé de la pièce	5
Note d'intention	7
Mise en scène	8
La musique	8
L'immersion	10
Extraits	14
L'équipe artistique	18
L'équipe administrative et technique	20
Calendrier	21
Revue de presse	22
Fiche technique	27

LA COMPAGNIE DE(S)AMORCE(S)

Présentation	30
Créations	31





RÉSUMÉ DE LA PIÈCE

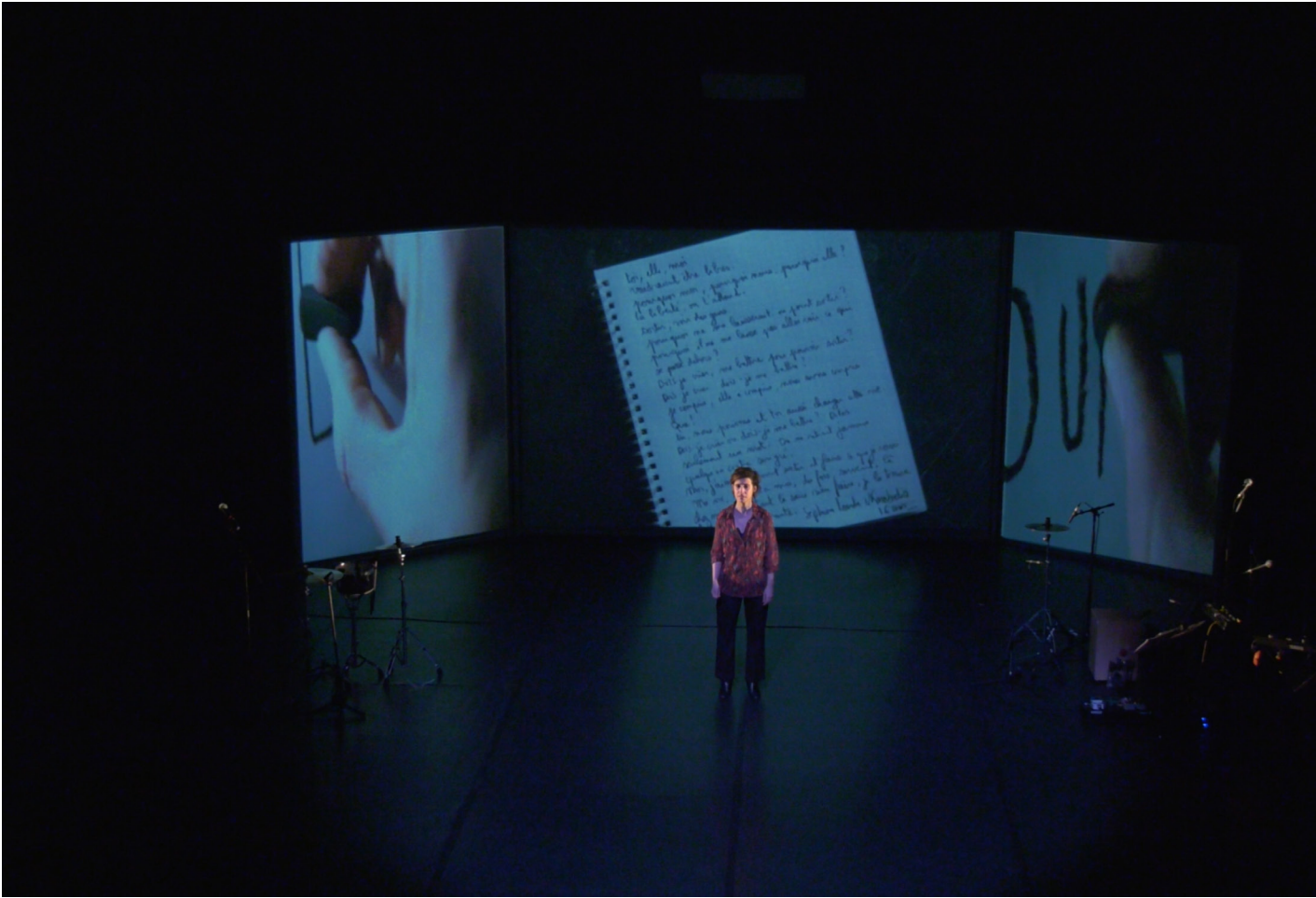
Escape game - Pourquoi je n'ai pas porté plainte est une lettre fictive sous forme de concert dramatique adressée à Idir.

Idir - qui signifie « vivant » en tamazight - est un lycéen rencontré par Thissa d'Avila Bensalah dans le cadre d'une intervention artistique en milieu scolaire. C'est lors de ces échanges sensibles qu'il évoque pour la première fois la violence dont il a été victime. Ces échanges prendront fin brutalement après qu'il ait proféré des menaces de mort à l'encontre de l'artiste.

Refusant la rupture définitive, Thissa d'Avila Bensalah choisit de faire théâtre pour réinstaurer un éventuel « dialogue ».

Le théâtre, lieu nécessaire de reconnexion, offre alors une parole salvatrice mise en musique, à la frontière d'un « oratorio profane » sur l'état de notre jeunesse, sur la résistance et le désarroi de notre système éducatif ou judiciaire lorsqu'il est confronté aux violences patriarcales.

Escape Game comme pour transformer une « expérience-bourrasque » en rhapsodie.



NOTE D'INTENTION

Le point de départ de cette prochaine création a été la volonté de faire théâtre en essayant de témoigner de cette jeunesse si souvent côtoyée pour trans-mettre nos outils artistiques au sein de cette institution sociale qu'on appelle « lycée ». Faire le chemin inverse de ce que nous sommes trop souvent invité.e.s à opérer (du plateau vers « l'action artistique ») car une urgence est arrivée de mettre au centre de la scène ces chemins de vie trop souvent traversés par le drame d'une violence, qui est pourtant la nôtre.

Une lettre fictive adressée à Idir sous forme de concert dramatique, une amorce de dialogue entre lui et moi, entre eux-elles et nous.

Idir signifie « vivant » en langue Tamazight.

Idir a été le dernier lycéen que j'ai rencontré en dix ans de travail auprès de jeunes éloigné.e.s de l'esthétique de nos plateaux de théâtre, comme des outils d'une éventuelle émancipation sensible et politique.

Le dernier, car Idir n'est pas seulement vivant, il est, à 15ans, le survivant d'un système patriarcal que nous essayerons de comprendre.

Cette création donc, comme pour préserver nos courages respectifs ou pour transformer notre expérience-bourrasque en rhapsodie.

En janvier 2015, une semaine après les attentats de Charlie Hebdo, alors que je devais retourner dans un lycée où notre Cie avait initié une intervention artistique portant sur les relations entre femmes et hommes un mois auparavant, je reçois un appel de menaces de mort m'interdisant d'approcher l'enceinte du lycée dans un avenir proche.

Cette menace de mort m'était, qui plus est, préférée (entre autres hommes) par l'un de mes élèves avec qui nous avons pourtant accompli un trajet humain, politique et artistique gratifiant, et courageux.

Ce jeune homme avait été victime d'un viol au sein de sa famille, et c'est à l'occasion de notre atelier que cela a pu être révélé.

Devant cette communication brutalement rompue, sans appel, prise très au sérieux par toute l'institution, je n'ai pu continuer. Je me suis arrêtée, bien sûr. Le théâtre devenait dérisoire à ce moment-là, tout autant que dangereux... étrange paradoxe.

Ce n'est que de nombreux mois plus tard — surgissement salutaire — que le théâtre, au contraire, m'est apparue comme l'endroit possible nécessaire et urgent de reconnexion de ce dialogue (entre moi et Idir, entre un plateau de théâtre et « des » Idir, entre moi et le sens de l'assemblée théâtrale), comme pour empêcher absolument cette rupture de devenir définitive.

Une bouteille d'eau jetée à la mer devant témoins. Une bouteille d'eau, et la difficulté d'écrire sur ça, de trouver les mots et de parler du choc et de la violence d'une menace de mort quand on va simplement au travail.

C'est ainsi qu'a pris forme peu à peu ce monologue adressé comme pour entamer un dialogue entre deux personnes qui ne peuvent renoncer à la réussite d'une transmission même si tout les sépare. La survie de l'un demande d'ignorer, de mépriser et de violenter l'autre. L'impuissance des deux (dont le cadre de la rencontre est pourtant si banal, si encouragé, si institutionnalisé) à établir un dialogue est la blessure et le sentiment d'espoir qui habitent ce texte.

MISE EN SCÈNE

Une esthétique musicale et immersive

Ce spectacle s'est construit principalement *autour* du texte, *avec* lui, mais aussi *contre* lui.

Il s'agit d'une forme hybride : un concert-parlé mais sans jamais l'être vraiment, un poème musical mais avec des images, une construction dramatique et scénographique de l'espace et du son qui permettent de contextualiser ce dont je (interprète et personnage) parle, de visualiser, de se mettre dans la peau et l'univers du jeune homme à qui je parle.

LA MUSIQUE

La « partition » du spectacle est conçue pour être faite de mots et de notes.

Le texte, matériau initial est écrit de manière quasi-scandé, à la manière d'un « oratorio profane » sur l'état de notre jeunesse, de notre système éducatif, policier, judiciaire... une lettre inter-individuelle, de personne à personne, à laquelle il me semblait que seule la musique pouvait apporter une dimension immédiatement plus « universelle ».

Nous en avons composé la partition musicale à 6 mains et 5 instruments (claviers, basse, guitare, cajon et accordéon) qui sont pris en charge par deux musiciennes, compositrices (et femmes de théâtre dans leurs parcours initial) qui m'accompagnent au plateau : La Louise et Gisèle Pape.

Nous l'avons composé pour continuer le geste d'écriture, son style, pour l'assumer et l'accompagner ; mais avec un souci musical constant d'écrire toujours en contrepoint. Accompagner, élargir, mais ne pas se « lover » dans le texte, le re-dire ou le commenter.

Des sons musicaux pour ne pas tomber dans « la musique du texte », tout en laissant à cette parole son pouvoir d'évocation plein et entier dans l'imaginaire du spectateur.



L'« IMMERSION »

PAR LA SCÉNOGRAPHIE

Par le biais de 3 fonds de **décors — écrans** disposés en demi — hexagone tout autour de nous trois (interprète et musiciennes), nous entourant et faisant face au public, deux couches d'images font un va-et-vient, des glissements subliminaux pendant le spectacle.

L'une peinte, dessinée, permanente; **l'autre** (page 10-11) projetée par dessus, s'imposant de temps à autre et pour quelques secondes aux spectateurs dans une habile superposition.

Le champ...

Les panneaux du décor ont donc une première couche esthétique qui sera de l'ordre du symbole, de la métaphore du chaos, du cyclone : de cette bourrasque qu'est le désarroi extrême d'Idir que j'évoque régulièrement dans le texte, mais aussi : la menace de mort, ce choc, et le délabrement des institutions face à ces agissements... Ils donnent à voir un mouvement, une instabilité, une « couleur ». Et sont élaborés par l'artiste Camille Sauvage.

... et le hors champ

Par un jeu de lumière subtil, et par dessus ces dessins viennent s'immiscer de temps à autre des photographies, images arrêtées (ou en mouvement très lents) du réel : terrain de foot, barres d'immeubles, intérieur de chambre, etc. Donner à voir ce qu'un jeune transporte en lui quand il est à l'école, son contexte de vie. *Évoquer* oralement l'école, la classe, ce cadre (le texte en parle tout le temps), mais *montrer* le hors-champ de la vie d'un lycéen en dehors de l'école — ce dont le texte ne parle pas mais que l'enfant a tout le temps en lui. Donner à voir *ces images-là* et seulement celles-ci au public. Que chaque spectateur devienne en quelque sorte Idir pendant quelques minutes, ou en tout cas le témoin de : comment il est donné à un enfant traumatisé d'être au monde, constamment envahi par des images intrusives qu'il ne comprend pas forcément, des ambiances, odeurs, évocations d'un événement mais sans jamais voir l'événement lui-même (le viol, en l'occurrence).

Ma parole prend en charge l'école ; et ce que les spectateurs-trices voient, c'est ce que Idir, (figure de bien des élèves) voit (voient).

Le traumatisme — puisqu'il en est question — n'est jamais dit autrement que par le texte mais on en voit certains des effets collatéraux, ou en tout cas une évocation transposée de ceux-ci. Flashbacks symboliques, mémoire de lieux attachés à l'évènement narré, sensations, immersion sensible et ponctuelle en somme.

Le public est ainsi mis en position de m'écouter (mais avec de légères interférences qui apparaissent et disparaissent sans prévenir) comme Idir a pu « écouter » mon intervention artistique dont il est question dans le texte.

Il s'agira de nous remettre symboliquement dans ce rapport-là *aujourd'hui* avec lui, et essayer — au présent du spectacle — de comprendre là où il en était *hier* en somme, au moment de la rupture de notre communication : un enfant là mais pas là, présent et absent, dans une écoute flottante avant l'implosion/explosion.

PAR L'IMPORTANCE ACCORDÉE AU SON DANS CE SPECTACLE

Le son est absolument fondamental dans ce spectacle. Comme un 4ème interprète toujours au plateau.

Ce son, ou plutôt ces sons, cohabitent avec la musique de manière tout à fait autonomes.

La musique est *ma parole*,

Et ces sons évoquent sa présence, son écoute, l'univers d'Idir.

Il se glissent de temps en temps, au milieu des notes de musique. Ils ne sont pas continus (contrairement à la partition musicale qui – en dehors des silences – n'arrête jamais d'accompagner le flot de ma parole).

Du silence existe aussi; souvent même, comme pour faire face au chaos, à la bourrasque. Mais en dehors des moments de silences, il existe donc – tout au long du spectacle – **deux matières sonores** différentes qui se chevauchent afin d'appréhender le contexte général du « dialogue » que se propose d'ouvrir cette lettre.

Parmi ces sons : les sons de son quartier, de sa maison, les sons de l'école aussi (l'école n'existe que comme ça : pour les oreilles, à travers le texte et les sons – jamais visuellement)... et, de temps à autre : la parole de lycéens en direct.

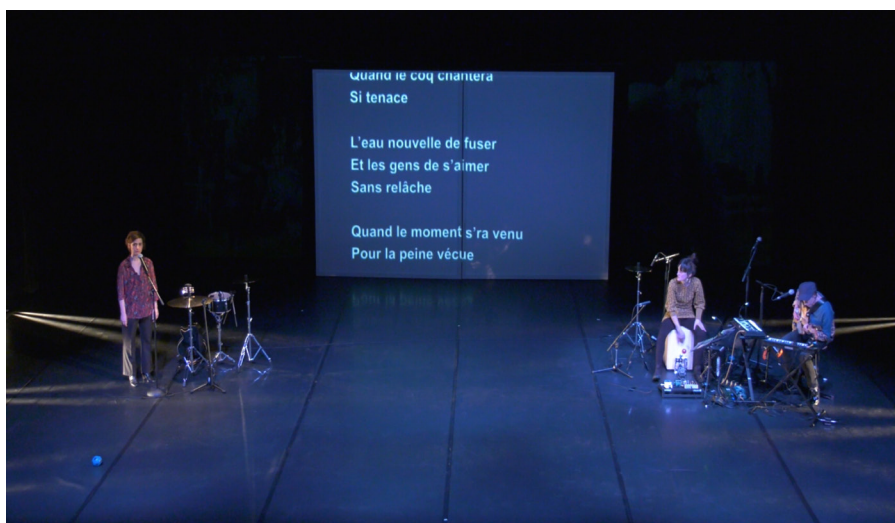
PAR L'INCLUSION DE LA PAROLE DE JEUNES LYCÉENS

Alors que dans cette lettre, poème musical, il s'agit d'une adulte qui s'adresse à un jeune homme suite aux menaces de mort proférées à son encontre après son travail féministe dans un lycée; il me semblait nécessaire – par la mise en scène de cette adresse – de donner à entendre ces jeunes, ce jeune, de créer une polyphonie, et d'essayer en même temps, encore une fois, de la contextualiser très concrètement.

Pour retrouver une dialectique, et pour l'élargir aussi. Partir d'une relation : la mienne et celle de cet élève-là pour tisser un matériau qui mette en évidence que notre relation n'est qu'une métaphore d'un système qui nous dépasse quel que soit la partition qu'on choisisse d'y jouer.

J'ai donc souhaité faire entendre – en parallèle à ma parole – celle des jeunes eux-mêmes. Enregistrer leurs propres productions littéraires que j'ai provoqué autour du sujet commun de : *comment le patriarcat traverse nos vies*, leurs vies; et dont je parle dans mon texte justement. Intégrer leur voix (en direct) dans mon propre poème.

Thissa d'Avila Bensalah



Toi, elle, moi
 Voudraient être libre
 Pour-quoi moi, pour-quoi nous, pour-quoi elle
 La liberté On t'attend
 Sortir, voir des gens
 Pour-quoi ne me laisserait-on point sortir
 Pourquoi il ne me laisse pas aller voir, ce qui se passe
 dehors
 Dois-je crier, me battre pour pouvoir sortir
 Dois-je crier, dois-je me battre
 Je compris elle a compris
 Nous avons compris
 Que !
 Tu, nous, pouvons et toi aussi changer cette vie
 Dois-je crier ou dois-je me battre, dites seulement un
 mot
 On ne retient jamais quelqu'un contre son gré
 Moi, j'aimerais souvent sortir et faire ce que je veux.
 Ma vie, ma vie à moi, des fois, souvent, là chez
 moi, en restant là sans rien faire, je la trouve fade,
 empoisonnante.

**Londa, 17 ans — 2nde professionnelle
 au Lycée Marcel Cachin de St Ouen**

Devant ma feuille vide
 Ma colère gronde
 Devant tes yeux nus
 Je ne suis qu'une inconnue
 Avec tes amis
 Tu ris de moi
 Dans mon coin sombre
 Les idées s'éclaircissent
 Je porte ton amour
 comme un kangourou porte son enfant
 Tu t'intéresses à moi
 Pour obtenir mon corps
 Tu penses que c'est de l'amour
 Mais c'est de la souffrance pour moi
 Je t'ai aimé
 Tu as abusé de moi
 Je t'ai porté dans mon cœur
 Tu m'as tuée

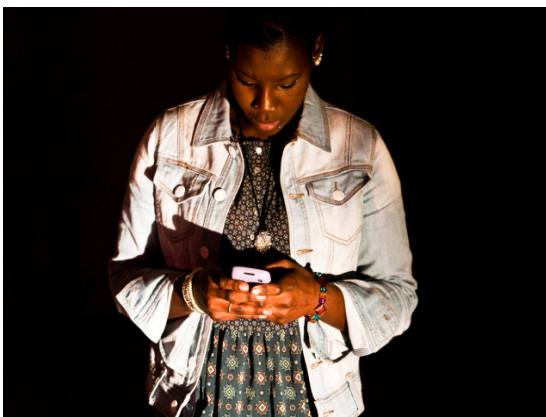
**Mariama, 17 ans — 2nde professionnelle
 au Lycée Lucie Aubrac de Pantin**

Un garçon de 15 ans a acheté des bonbons, il rentre chez lui et fonce dans sa chambre pour profiter de son butin. Son petit frère de 9 ans vient lui dire bonjour comme chaque fois. Il observe les belles friandises. Le plus grand remarque cela et décide d'en tirer profit. « T'en veux ? » dit-il avec la voix la plus nonchalante possible. Le petit réplique « euh... oui ». Un rictus se dessine sur le visage du plus grand qui dit « Ok mets toi tout nu et je t'en donnerais ». Le plus petit hésite un moment puis obéit. Après c'est le vide.

**Grégoire, 17 ans — 2nde générale
 au Lycée Jean Jaurès de Montreuil**

Qu'arriverait-il si...
 Tous les hommes tapaient leur femme.
 — Elles mentiraient sur la vérité.
 — Elles abuseraient du maquillage pour masquer les bleus
 et les blessures sur leur corps.
 — Certaines auraient peur de sortir.
 — D'autres auraient même peur d'aller faire les courses.
 — Elles essaieraient de dormir autre part.
 — Elles feraient tout pour éviter leurs maris dans la maison.
 — Elles appelleraient la police mais ne parleraient pas.
 — Elles n'auraient rien le droit de faire.
 — Elles ne pourraient pas aller où elles veulent sans l'autorisation de leurs conjoints.
 — Elles auraient peur d'avoir des visites (famille, amis et collègues).
 — Elles essaieraient de se donner la mort pour en finir avec ce cauchemar.

**Melvyn, 15 ans — 2nde professionnelle
 au Lycée Marcel Cachin de St Ouen**



EXTRAITS

Quand nous nous sommes rencontré, cher Idir, tu n'as pas mis longtemps à l'emporter.

Ta présence dégingandée, ton immense vulnérabilité, ton regard affamé de savoirs qui parlent de toi, qui te parlent *enfin*, à toi.

Habillé en haillons de toi-même, des bribes d'Idir co-existaient en toi de manière éclatées, désespérées, diffuses et angoissées.

Personne pour l'avoir identifié.

Personne pour t'aider à unifier ces promesses.

La vibration d'un ado figé en enfance, le visage d'un fragile petit ange, le langage constant de la violence, l'envie d'en découdre d'un sourire de 14 ans seulement. Tu te cognais aux portes du monde contre chaque tabouret d'école, contre chaque institution soigneusement visitée puis évitée ; déchiré que tu étais, d'être peut-être à la croisée des chemins. Si mal à cette *place assignée* où n'ayant pas pu pousser dans un terreau fertile, sécuritaire, — celui, dont tu pressentais pourtant, que tu aurais pu et dû avoir droit ; tu te tenais chaque instant au bord du précipice de ce qui s'offrait si aisément et si quotidiennement à toi. Ces *statuts de vie* que ta famille, ton école, ton quartier, ton Etat s'étaient organisés à te proposer : le petit-caïd-d'Aubervilliers, futur-chômeur-de-longue-durée, l'enfant-dossier que l'ASE-avait-même-abandonné !

Tu es entré dans notre atelier à la lisière de cette forêt.

De notre côté, tu t'es soigneusement infiltré.

Avec une infinie aisance. Avec l'envie que nous t'empêchions d'y pénétrer (dans cette sombre forêt). Avec aussi trois-quarts de « malgré-toi » qui y étaient déjà.

Tu es entré, avec le petit reste de confiance qu'on t'avait laissé — petit reste de douce souveraineté mêlée à une virulence censée être étouffée.

On t'a pris par la main, on n'a eu cesse de t'appivoiser. Avec toi reprendre le chemin sans cesse renouvelé de 11 jours d'ateliers, ressemblait aux sentiers escarpés du temps de soi qui arrivera-*ou pas* (?) à se communiquer ; à déjouer les pièges de plus en plus sophistiqués des monologues de l'Education appliquée. L'immense défi d'instaurer chez toi les ressorts d'une créativité un tant soit peu libérée, un tant soit peu assumée, fût une bataille de haut niveau. Fût néanmoins un sport très beau — tes tortueux sillages en disaient plus long sur ce qui nous sépare, que sur ce qui te fonde.

Plus tu le sentais, plus tu nous écoutais. Le périlleux chemin vers nous, tu l'as fait.

Respecté sur ton terrain, tu l'as accepté.

Vingt textes écrits par nos élèves tu as savamment écouté.

Vingt autres ados t'ont alors sincèrement bluffé.
De plus longs silences, tu as commencé à user.
Par leur courage interposé, notre transmission s'est doucement imposée.
Mais pour te choisir un texte, il a fallu composer.
D'abord, les mains, tu t'en es lavée. A la volée.
Pour les dessiner, il fallait te positionner.
Je t'ai alors repéré
Tu m'as — bien souvent — habilement détesté.

(...)

Ton dessin devint photo
Ce procédé de mise-en-preuve t'interpella.
Pour la métaphore des vivants, de métaux tu t'emparas
Sur « l'oxydation-du-métal -grand-frère » tu insistas
Sur la « brillance-du-petit-d'avant » tu t'exclamas
Une mise à distance peu à peu s'opéra
La toxicité de l'auteur se révéla à toi,
Et malgré son emprise,
C'est sur une mise en cause des parents
Que très vite, tu arrivais.
Malgré un tout autre dessin, tu voulais raconter cette chose-là.
Du viol : l'avant-pendant-après ;
jaune-innocence, vert-caca-d'oie, noir-du-j'ai-tout-oublié
A tout,
tu avais bien pensé.
Mais sur les parents-absents tu voulais te focaliser.
Sur leur responsabilité, tu voulais tout concentrer.
A côté de toi je m'asseyais.
Affrontant leur absence dans le texte initial,
Parlant de Baris quand même
Pour mieux parler de toi
Je nuançais :
Que si ils « savaient », tu avais bien trop raison !
Qu'un parent complice peut aller en prison
Qu'un grand frère qui commet de tels crimes
A sans doute aussi vécu de mauvais traitements,
Mais que les violeurs, parfois, choisissaient l'isolement
Que l'auteur, ici, n'en avait pas parlé ;

Que tout dépendait maintenant du parti pris de l'artiste
Que tu pouvais toujours faire un pas de côté
Que de manière autonome il fallait le penser
Décaler les choses avec sens
Que ton œuvre en tirerait les meilleures conséquences...
Tu m'as alors brusquement arrêtée :
— Père et mère pouvaient en effet l'ignorer,
Mais comment-Grégoire avait-il donc bien fait ?
Comment avait-il pu un jour en parler ?
— Un atelier d'école ! soudainement m'échappa.
C'était de toute façon bien vrai.
De ton si doux visage alors tu acquiesças.
Un irrésolu sourire t'échappa.
Notre petit jeu te plaisait
de ton propre rythme, souverain tu restais.

Je restais — quant à moi officiellement inquiétée par la loi.
Notre rythme saurait-il aller plus vite que ces 11 jours impartis ?
Saurais-tu accompagner mon geste de protection
D'une suffisante décolonisation ?
Aurais-je l'art de quitter ce lycée
En te rendant maître de ton « dossier » ?
Ton statut de mineur, péniblement, croyais-je alors, m'obligeait.

Le compte à rebours commença.
Deuxième indice sorti, il ne suffisait pas.
Un jour, à la récré tu restas, en vrai-provocateur, près de moi.
Ce matin là, en meneur de groupe, tu t'essayas :
— *Elle est trop violable celle-là !* en feuilletant une revue, tu t'exclamas
Devant notre intransigeance, tu cherchais toujours des réponses ;
Une fois bien recalé
Frustration-soulagement ? tu continuais ta danse.
Mais ce jour-là tout en sachant les choses bien liées
entre agresseur et victime, pour la première fois j'hésitais...
De cette récré privilégiée du coup je profitais.
J'abordais les choses avec tous les mots
Symptômes après symptômes jusqu'à la colonisation
Terreau fertile de futures et nombreuses agressions...

Arrivant au chaos,
C'est toi qui continua :
— Vous pensez que j'ai été violé ?
d'un oui silencieux j'acquiesça
— Peut-être, quand j'étais petit, mais je n'm'en souviens pas.

L'après-midi même tu nous livras le cadre
Ouvertement, devant tes camarades.
La violence de tes frères — tu les avais nommés —
quotidiennement hélas pouvait te fracasser :
— *ils me donnent des coups, c'est pour mieux m'éduquer*
Peuvent s'y mettre à trois
Même pour rigoler
Ils sont trafiquant d'armes, comme ça qu'ils gagnent leur blé
Ils sont trois grands caïds — cité d'Aubervilliers
Partagent le même logement
Quinze ans au-d'ssus de moi, ce sont mes vrais aînés
Heureusement qu'y à mes frères
Sinon où je serais ?

(...)



L'ÉQUIPE ARTISTIQUE



**THISSA
D'AVILA
BENSALAH**

Formée à l'Institut Français de Presse (en sémiologie de l'image), à l'École Supérieure d'Art Dramatique de Paris (ESAD), ainsi qu'aux Ateliers Varan, Thissa d'Avila Bensalah fonde assez tôt la structure De(s) amorce(s) au sein de laquelle elle met en scène plusieurs spectacles de théâtre contemporain (dont le dernier fut notamment joué au Théâtre de l'Odéon dans le cadre du Festival Impatience), joue et anime une trentaine de chantiers théâtraux ou ateliers d'écriture intensifs auprès de différents publics dans une démarche de décloisonnement des potentialités théâtrales, et initie, dans une même logique de recherche artistique son premier film documentaire : *Et si le ciel était vide*.

En parallèle elle travaille à plusieurs reprises avec la metteuse en scène Christiane Jatahy (*Utopia.doc*, *La Forêt qui marche*) ou le réalisateur Michel Ocelot (*Azur et Asmar*, *Les trésors cachés de Michel Ocelot*, *Dilili à Paris*) et a écrit, produit et co-réalisé le court-métrage *Ca fait pas partie du boulot* pour l'Association européenne contre les Violences faites aux Femmes au Travail (AVFT).



**ÉMILIE
HOUILLON (LA LOUISE)**

Emilie Houillon est comédienne et musicienne. Guitariste et chanteuse, c'est sous le pseudonyme *La Louise* qu'elle interprète sa musique teintée de rock et de pop et sort son premier EP *Je fume* en avril 2017. Ses concerts se nourrissent de sa pluridisciplinarité et prennent la forme d'un spectacle hybride : *Recoller mes morceaux*.

Formée au théâtre à l'école Claude Mathieu, elle a notamment tourné avec les compagnies *Le temps est incertain* mais on joue quand même, *Les armoires pleines* et la *Débordante Compagnie*. À la rentrée 2018 elle sera au Théâtre des Déchargeurs et au CCN de La Rochelle avec le spectacle *Un petit mètre carré pour exister* de Fanny Touron, dans lequel elle est comédienne et musicienne.

Emilie Houillon a également composé la musique originale du court métrage d'animation de Thierry Gilotte à paraître *L'autre visage*, et dirige par ailleurs un atelier chant pour amateurs et des séances d'expression scénique pour artistes en développement.

PAULINE GARDEL



Pauline Gardel commence au théâtre sous la direction de Francine Walter-Laudenbach et rejoint ensuite la Cie de Thibault de Montalembert pendant deux années. Elle travaille ensuite plusieurs saisons au Schauspielhaus de Stuttgart, et chante Polly en allemand dans l'Opéra de Quat'sous de Brecht (spectacle qui tournera également en France).

De retour en France, on la retrouve sur scène en tant que comédienne aussi bien au théâtre Bobino, qu'au théâtre de la Croix Rousse, à la scène nationale de Calais, au Théâtre 13 dans une pièce irlandaise de Brian Friel, et prochainement à l'affiche du Bourgeois Gentilhomme de Jérôme Deschamps (à l'Opéra Comique et en tournée).

Sur le plan musical, elle fait 15 ans de piano classique dès son plus jeune âge, avant de se tourner vers le chant et la composition (au piano, à la guitare et à la basse). Elle compose et chante alors pour le groupe FACE (rock), travaille avec l'auteur Boris Bergman sur l'opus French Kiss, et crée également du contenu musical pour le théâtre et différents courts-métrages.

Elle est aujourd'hui membre du groupe d'électro-pop The Gluteens, qui sort en 1er album en octobre 2019 (Cheese Naan), et travaille actuellement sur son premier projet solo en français, indie pop, sous son nom propre Paline Gardel.

GISÈLE PAPE



Le parcours de Gisèle Pape est marqué par l'exploration de plusieurs champs artistiques, musicaux et visuels, aux frontières volontairement poreuses. Polyinstrumentiste, elle pratique le chant, la guitare et les claviers. Formée à l'orgue liturgique au conservatoire de Belfort, elle est diplômée en 2012 de la formation professionnelle Chanteur Interprète des Musiques Actuelles de l'école ATLA.

Depuis fin 2013, Gisèle Pape développe son propre projet de chanson française où elle mêle folk, influences classiques et expérimentales. Son premier EP, Oiseau, est sorti début 2016.

De ses collaborations avec le théâtre elle a notamment travaillé avec Pierre Rigal en tant que comédienne-chanteuse de Paradis Lapsus, première pièce jeune public du chorégraphe en 2014. En 2016, elle signe la création sonore et musicale de Nils, spectacle musical jeune public mis en scène par Karen Fichelson. Elle a composé par ailleurs les musiques originales des films d'Émilie Carpentier et Benoit Blanc, et la musique du documentaire *Vincent et les bêtes* de la cinéaste Marine Longuet.

ET LA COLLABORATION DE :

Camille Sauvage (plasticienne et vidéaste)

Marius Strasser (scénographie),

Didier Leglise (régie vidéo et son),

Marta Rossi (costumes),

Stanilas Roquette, Fanny Touron et Ysmahane

Yaqini (regards extérieurs et complicités artistiques),

Arnaud Prauly, Thomas Boizet, Gaetan Thierry (régie générale),

Marthe Sarafis-Charmel (stagiaire mise en scène)

L'ÉQUIPE ADMINISTRATIVE ET TECHNIQUE

Production

Catherine Le Magueresse
Angela De Vincenzo

Régie Générale

Gaëtan Thierry
06 74 84 14 19
desamorces@gmail.com

Contacts

Cie DE(S)AMORCE(S)
06 98 97 12 34
desamorces@yahoo.fr

Siège social
10 rue Joseph Bara
75006 — Paris

Adresse postale
21, rue du Grand Prieuré
75011 — Paris

PARTENAIRES

Production: Compagnie De(s)amorce(s)

Coproduction: Les Passerelles, Scène de Paris-Vallée de la Marne.

Aide à la création : de la Région Ile-de-France

Aide à la reprise : de la Mairie de Paris

Aide à la résidence : du Colombier à Magnanville, du Collectif 12 à Mantes-la-Jolie, du Théâtre Louis Jouvet — Scène conventionnée des Ardennes à Rethel, de l'Amin Théâtre/ Le TAG (Théâtre à Grigny), et de la Centrale à Paris (10ème)

Et le soutien de : la SPEDIDAM

La Cie De(s)amorce(s) est également soutenue par la région Ile-de-France dans le cadre de la Permanence artistique et culturelle.

CALENDRIER

CRÉATION 2018-2019

Résidences de créations et soutiens financiers

Le Colombier, Magnanville — octobre 2017

Théâtre Louis Juvet, Scène conventionnée de Rethel — juin 2018

Théâtre Les Passerelles, Pontault-Combault — juin et octobre 2018

TAG Théâtre à Grigny - décembre 2018

Calendrier

TAG Théâtre à Grigny - 11 janvier 2019

Théâtre Les Passerelles, Pontault-Combault — 18 janvier 2019

Collectif 12, Mantes-la-Jolie — 24, 25 et 26 janvier 2019

Le Colombier, Bagnolet — du 26 au 31 mars 2019

En parallèle, projection du film : **«Et si le ciel était vide»** réalisé par Thissa d'Avila Bensalah *

Cinéma Apollo, Pontault-Combault — 30 novembre 2018

Le Colombier, Bagnolet — 30 mars 2019

REPRISE 2019-2020 & 2020-2021

Théâtre Dunois — du 23 au 30 novembre 2019

Théâtre Dunois hors les murs — 21 novembre 2019 et 14 janvier 2020

Théâtre Louis Juvet, Scène conventionnée de Rethel — 16 et 17 janvier 2020

Théâtre de Chelles — 24 janvier 2020

Théâtre de la Madeleine, Scène conventionnée de Troyes — 31 janvier 2020

Théâtre d'Auxerre — 16 mars 2021

La Machinerie, Scène conventionnée d'Homécourt — 18 et 19 mars 2021

(en cours...)

En parallèle, projection du film : **«Et si le ciel était vide»** réalisé par Thissa d'Avila Bensalah *

Théâtre Dunois, 30 novembre 2019

Théâtre Louis Juvet, Scène conventionnée de Rethel - 15 janvier 2020

* En écho à la représentation de **«Escape Game - Pourquoi je n'ai pas porté plainte»**, la Cie **Dé(s)amorce(s)** propose le film documentaire **«Et si le ciel était vide»**.
Ce vis-à-vis forme un dyptique de dialogue sur nos institutions (en l'occurrence l'école ou l'hôpital psychiatrique) et leurs rapports aux violences patriarcales.
Plus d'informations p.31.

REVUE DE PRESSE

ARTISTES / À SUIVRE

THISSA D'AVILA BENSALAH

LE POLITIQUE CHEVILLÉ AU CORPS

Thissa d'Avila Bensalah fait du théâtre pour comprendre (au sens de prendre avec) les questions existentielles et politiques qui l'habitent et l'animent et qu'elle creuse non seulement sur le plateau, mais également au cours de ses nombreux ateliers et chantiers artistiques avec des amateurs qui sont partie intégrante de sa démarche. Car l'exploration de Thissa d'Avila Bensalah est globale et en créant la compagnie De(s)amorç(e), elle recherche, de projet en projet et de propos en propos, une poétique de la résistance et des vecteurs d'émancipation, confortée par ses rencontres déterminantes avec Augusto Boal, Mathias Langhoff ou Armand Gatti qui ouvrirent la voie à sa propre exploration du corps scénique. Sa pratique s'enracine dans une conscience féministe aiguisée qu'elle cultive depuis son entrée dans l'âge adulte, avant même de faire de ces enjeux sociétaux l'une des grandes matrices de ses spectacles et films documentaires.

Démasquer les rapports de force, mettre à jour l'invisible en affinant sans cesse son langage artistique, tels sont les moteurs de cette femme ardente dont la puissance intellectuelle et la pensée subtile irriguent l'œuvre. Après s'être emparée d'une pièce de Fassbinder en la tressant avec une écriture propre, sa dernière création, *Escape Game*, est un texte entièrement de son cru, né de son expérience dans le champ de la transmission, qu'elle interprète elle-même au plateau, renouant ainsi avec son passé de comédienne.





EN SOL MAJEUR

Thissa d'Avila Bensalah et son théâtre "poélitique"

Par [Yasmine Chouaki](#)

[>> Réécouter l'émission](#)



Thissa d'Avila Bensalah. © Anne Dion

D'abord, elle a un nom totalement romanesque : Thissa D'Avila Bensalah. Vous pouvez déjà sortir les pinceaux et imaginer le tableau. Un peu Renaissance, clair obscur, voyez... Ensuite, elle a un GPS familial inespéré, même pour En Sol Majeur.

Cette poupée brune, fruit d'un amour entre un Algérien et une Brésilienne, a le cordon ombilical qui passe aussi par Haïti. Algérie chérie, calme toi *ya habibi*. Autant vous dire que dans le théâtre de **Thissa D'Avila Bensalah**, il y a une urgence latente et un goût révolutionnaire. Deux actus dans son sac et sur le plateau : cette auteure met en scène et réalise un doc théâtral inspiré de *Liberté à Brême* de Fassbinder avec neuf patients en hospitalisation psychiatrique. Avec dans le rôle principal le Réel, les pathologies et la prise de conscience d'un état victimaire. Et une pièce de théâtre *Escape game, pourquoi je n'ai pas porté plainte*, ou comment s'adresser en tant que femme de théâtre à une jeunesse devenue prédatrice.

→ Le [site](#) de la compagnie De(s) amorce(s).

Les choix musicaux de Thissa d'Avila Bensalah

-Criolo *4 da manhã*

-Idir *A vava inouva*

publié le 29/03/2019

Le “J’accuse” ferme et délicat de Thissa d’Avila Bensalah

“Escape Game” ou comment dénoncer avec délicatesse et affront un système qui marche sur la tête. La dernière création de la Cie De(s) amorce(s) se vit comme la partie émergée de l’iceberg, la face visible du travail souterrain initié par Thissa d’Avila Bensalah, à la tête de la compagnie.



© Didier Leglise

Ce qui se joue sur le plateau de cet “Escape Game” qui n’en est pas un dépasse les frontières du théâtre, de la fiction, de ce qu’on nomme représentation. Car ce spectacle est l’émanation directe du vécu de son interprète, et par son biais, le criant écho d’un fait de société alarmant, d’une impasse institutionnelle, mais aussi des possibles qu’une action artistique de proximité peut générer. Explication. Thissa d’Avila Bensalah mène, au sein de la Cie De(s) amorce(s) qu’elle a fondée, et en parallèle à sa création théâtrale et filmique, des ateliers d’écriture en milieu scolaire, notamment en lycées. Une activité qui l’implique tout autant que sa démarche artistique et inclut les

jeunes dans une réflexion collective et active autour de sujets proposés. Un travail loin d'être anodin qui participe pleinement de l'ADN de la compagnie. Un travail qui engage l'intervenante autant que les élèves qui s'y prêtent et s'inscrit dans la vie de chacun autant que dans le monde qui nous entoure. Un travail nourri de dialogue et d'introspection qui amène les élèves à produire textes et dessins, à s'exprimer par un biais artistique. Car l'art, et on le découvre dans la frontalité apparente de cette proposition, est un biais. Un biais nécessaire qui ouvre des possibles, un biais qui permet d'amorcer pour qui une brèche, pour qui une prise de conscience, pour qui un moyen d'exprimer, pour qui une rédemption. L'art, tout comme l'aire de jeux pour enfants qui accueille leur imagination galopante, leurs mondes inventés, leur jardin secret intérieur, est un terrain privilégié pour dire l'indicible, formuler ce qu'on ne sait pas encore, mettre à nu le secret, le tabou, le traumatisme, celui qui tue à petit feu, grignone la confiance en soi, grignote la vitalité en soi.

Thissa d'Avila Bensalah, par l'entremise de l'action artistique qu'elle mène, armée de son expérience, de sa sensibilité, pratique un travail maïeutique littéralement parlant. Par l'attention, l'accompagnement, l'écoute, elle et les acolytes de sa compagnie, permettent à ces jeunes d'accoucher d'une part d'eux-mêmes, de s'en délester, de s'assumer. Mais un des ateliers tourne mal, tourne court. Et Thissa, plutôt que de s'en tenir là, à l'échec, à l'avortement du processus, à l'arrêt brutal du dialogue, entreprend, par le biais du théâtre justement, de le prolonger et par là même d'interroger là où ça coince, de pointer du doigt des problématiques inhérentes à l'organisation institutionnelle, au système. Elle nomme, elle explique, depuis l'intérieur, les rouages, le déficit de compréhension, de formation appropriée, la difficulté des relais. Elle constate, avec un léger dépit qu'elle transforme en acte poétique, les dégâts collatéraux subis par ce jeune et par elle-même, en conséquence. Elle accuse. L'Etat. Le patriarcat. Et l'impunité de ses crimes.

Le spectacle prend la forme d'une lettre ouverte, il est une réponse, par voie scénique, à ce couperet. Il témoigne mais le témoignage n'est jamais abrupt. Thissa ne lisse pas mais use d'une langue loin de toute quotidienneté, où la scansion et la rime priment, une langue à la fois fluide et ponctuée, d'où certains mots se détachent pour mieux résonner en nous durablement. Son monologue adressé au public ne s'enracine pas dans la solitude de cette expérience individuelle, il élargit son prisme à un fait de société, augmentant la parole d'un triple écran vidéo comme une mosaïque visuelle ouverte sur le réel. Au plateau, les deux musiciennes (La Louise et Gisèle Pape) qui accompagnent avec justesse et allant la comédienne participent de cette ouverture, de cette forme scénique qui ne se contente pas de l'anecdote mais prétend à juste titre faire cas. C'est un symptôme que soulève Thissa avec un aplomb jamais forcé. Campée sur ses talons, l'émotion au bord des yeux, Thissa d'Avila Bensalah ne flanche pas, ne se positionne jamais en victime, elle garde ce rôle d'adulte et la responsabilité qu'il implique comme la clef de voûte de sa verticalité. Il n'y a pas la moindre poussière de rancoeur dans son discours mais tout l'amour qu'elle porte encore pour son métier, ses rencontres qu'il permet, l'émancipation de chacun pour horizon. Chapeau bas.

Par Marie Plantin

Escape Game
Pourquoi je n'ai pas porté plainte
Du 26 au 31 mars 2019
Au Colombier
20 Rue Marie Anne Colombier
93170 Bagnolet

50/50

Le magazine de l'égalité
femmes / hommes

22 MARS 2019

Île de France

Une artiste porte plainte... avec une création théâtrale

Escape Game, pourquoi je n'ai pas porté plainte, est une pièce de théâtre résolument féministe écrite et mise en scène par Thissa d'Avila Bensalah. Avec sa compagnie Do(s)Anarce(s) Thissa d'Avila Bensalah essaie d'élucider pendant une heure comment un élève peut arriver à formuler des menaces de mort à l'encontre d'une artiste dans une institution sociale, le lycée. La pièce réaffirme aussi le pouvoir de la création artistique face aux expressions de violence.

La pièce

Le propos de la pièce est «*de mettre au centre de la scène les chemins de vie traversés par le drame d'une violence qui est partout la nôtre*» souligne Thissa d'Avila Bensalah.

Partis d'une menace de mort, l'artiste (Thissa) dont la compagnie intervenait dans un lycée mettant en scène les relations femmes hommes, creuse l'origine de la menace de mort qu'elle a reçu. D'abord la menace est réelle et éloigne l'artiste de l'enceinte du lycée.

L'artiste se doit de commencer un processus d'élucidation : pourquoi la plainte n'est pas une réponse satisfaisante. Elle comprend alors que la violence a envahi l'imaginaire du jeune homme qui émet ces menaces. Le jeune homme était l'élève de l'artiste et semblait avoir «*parcouru un trajet humain, poétique et artistique grandissant et courageux*». Mais le trauma de la violence que ce jeune homme avait subi étant enfant ne l'avait pas quitté. Les traumas du viol dont il avait été victime dans sa famille ont eu raison de sa raison. Le silence n'a profité qu'au violeur et l'institution est restée dans le déni...

Thissa d'Avila Bensalah confie : «*en faisant ce processus d'élucidation je me rends compte que l'on n'y trouve que la marque du patriarcat, des grands frères violents, un garçon victime de viol*»

L'artiste a trouvé les clés pour ouvrir les portes du déni. Avec une création originale, poétique, musicale, scénique, elle expose, fait réfléchir, raconte, et élucide.

L'artiste

Thissa d'Avila Bensalah a suivi des voies très variées qui lui ont permis de mûrir son projet artistique. Elle a été juriste et a travaillé à l'Association européenne contre les Violences faites aux Femmes au Travail (AVFT), et puis elle est actrice créatrice formée entre autres à l'École Supérieure d'Art Dramatique de Paris. Elle a toujours un regard féministe acéré sur notre société. Ses pièces, films et autres productions artistiques incitent à la réflexion. Cette pièce le confirme : à ne pas manquer !



FICHE TECHNIQUE

1. PRÉSENTATION

Durée : 1h

Pièce créée le 18 janvier 2019 aux Passerelles, Pontault-Combault

Équipe de la compagnie en tournée : 5 personnes (2 régisseurs, 2 musiciennes, 1 comédienne)

Compagnie de(s) Amorce(s)

Siège social > 10, rue Joseph Bara, 75006 Paris

Adresse postale > 21 rue du Grand Prieuré, 75011 Paris

Équipe

Mise en scène, écriture, jeu > Thissa d'Avila Bensalah / +33 6 61 32 76 79

Régie générale, régie lumière > Gaëtan Thierry / +33 6 74 84 14 19 / thierrg@gmail.com

Régie son, régie vidéo > Didier Leglise / +33 6 62 62 00 78 / didierleglise@me.com

Administration, production, diffusion > Catherine Le Magueresse / +33 6 98 97 12 34

2. PLANNING TYPE ET PERSONNEL

Le planning suivant sera adapté en fonction des horaires de travail du lieu d'accueil et de son planning de programmation. Il sera adapté en fonction de l'horaire de jeu.

Avec pré-montage (à J - 2)

J-1 (9h/18h30) > 1 régisseur son & vidéo, 1 régisseur lumière, 1 régisseur plateau, 1 machiniste, 1 électro

Jour J (9h/18h) > 1 régisseur son & vidéo, 1 régisseur lumière, 1 régisseur plateau

Pendant la représentation > 1 régisseur son & vidéo, 1 régisseur lumière

Démontage (2h) > 1 régisseur son & vidéo, 1 régisseur lumière, 1 régisseur plateau, 1 machiniste, 1 électro

Sans pré-montage

J-1 (9h/22h) > 1 régisseur son & vidéo, 1 régisseur lumière, 1 régisseur plateau, 1 machiniste, 2 électro

Jour J (9h/18h) > 1 régisseur son & vidéo, 1 régisseur lumière, 1 régisseur plateau

Pendant la représentation > 1 régisseur son & vidéo, 1 régisseur lumière

Démontage (2h) > 1 régisseur son & vidéo, 1 régisseur lumière, 1 régisseur plateau, 1 machiniste, 1 électro

3. PLATEAU

Dimensions minima > 10 m d'ouverture, 9 m de profondeur, 5 m de hauteur sous perches

Boîte noire à l'italienne demandée, fond de scène noir (pas d'entrée par le fond, patience non nécessaire)

Sol plan et lisse indispensable. Plateau recouvert de tapis de danse noir si possible

4. DÉCOR

Il s'agit d'un cadre et de deux battants qui sont fermés puis ouverts en jeu. Des images y sont projetées. Chacun des battant est tendu de tulle gris d'un côté et de cyclo blanc de l'autre. Le cadre principal est tendu de tulle gris. Il est positionné le plus au loin possible.

Ce décor n'est pas autoportant, il est indispensable que le cadre principal soit solidaire d'une perche, ou sous-perche (poids négligeable).

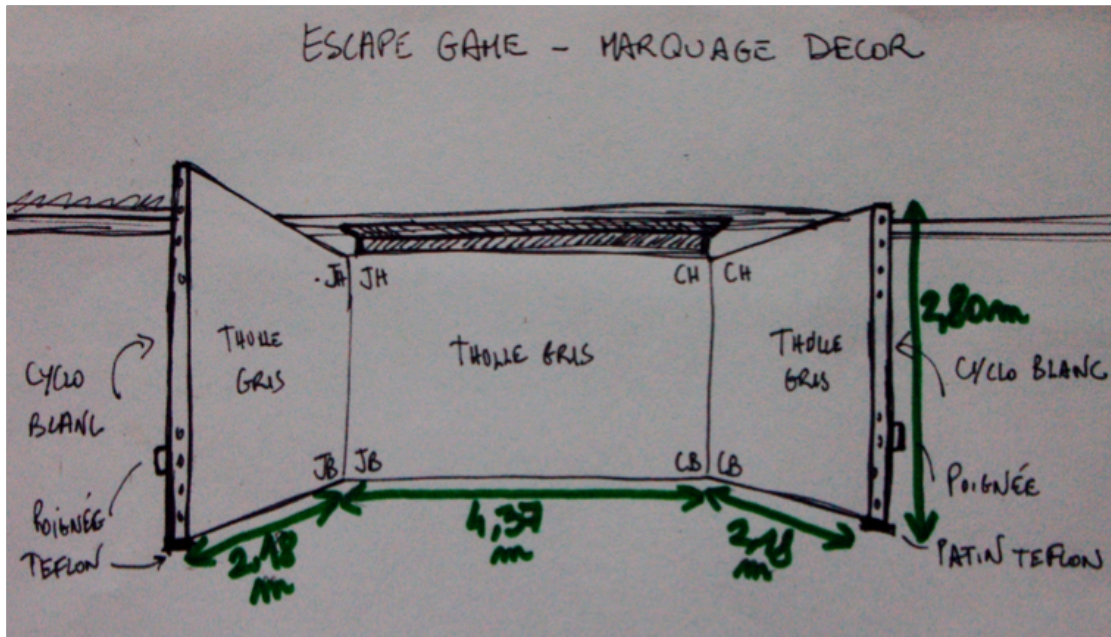


Schéma de marquage des différents éléments

Un système d'électro-aimant accompagne ce décor (tombé de tulle). Celui-ci devra être branché sur un direct n'étant pas mis hors tension lors de l'extinction de la salle.

5. TRANSPORT ET STOCKAGE

Le décor et les accessoires seront acheminés par nos soins. Merci de prévoir une place de parking, de préférence sécurisée, pour un utilitaire de 10-12 m³ pour toute la durée de l'accueil.

6. LOGES ET COSTUMES

Merci de prévoir deux loges pour deux personnes chacune, équipées de miroir, de tables et de portants, ainsi qu'une table et un fer à repasser. Merci également de prévoir un catering à partir de 16h pour 5 personnes (eau, jus de fruits, café, thé, biscuits, fruits de saison).

Pour l'entretien des costumes, la présence d'une habilleuse dès 14h le jour de la représentation est souhaitable. À défaut, l'accès à une machine à laver et une machine à sécher le linge nous seront nécessaires la veille (J - 1).

7. RÉGIES

Les régies son et lumière doivent être > proches l'une de l'autre
> en salle, dans l'axe de la scène

Pour le temps des raccords et si possible pour celui de la représentation.

Un système d'intercom est souhaitable dans tous les cas

8. MATÉRIEL DEMANDÉ

SON

au plateau >

4 DI box (2 claviers et 2 guitares / pédales d'effets)

1 micro HF main pour la comédienne

1 micro HF cravate pour la comédienne

1 micro Cajon (grosse caisse genre shure Beta 52A...)

1 micro chant clavier (SM58 ou équivalent)

3 micros accordéon/ cymbale (genre Neumann KM184...)

1 micro sur tom (genre Sennheiser E604....)

1 micro (à coté du clavier chant) déco/sceno pas actif

2 retours (à cour et jardin)

5 pieds (petit) pour les micros instruments

3 pieds mic chant pour la comédienne/ musicienne

1 chaise pour le clavier

Alimentation électrique à cour et multiprises (1 pour chaque musicienne)

Régie >

Console digitale (ou équivalente) QL5 Yamaha, Soundcraft Expression....

Si console analogique prévoir compresseur, eq, reverbs

Minimum 19 in 8 out / 3 racks effets

8 câbles XLR / Jack 6,35 symétrique

1 câble jack mono/XLR male (looper)

1 câble XLR male/femelle (looper)

Salle >

Diffusion : système son façade proportionnel à la salle avec caisson basse (Lacoustics, Amadeus, ...) suivant taille de la salle

+ 2 haut parleurs arrière public dirigés vers le public

Le spectacle est sous forme de concert/texte, la musique est jouée en direct et sur toute la totalité de la pièce. Le matériel sonore et sa qualité sont donc d'une importance capitale.

VIDÉO

Vidéo- projecteur avec connection HDMI 10 000 lumens optique 0,8 (capable de diffuser une image de 8 mètres de large au lointain).

LUMIÈRE

12 Dec type 614 SX

2 Dec type 713 SX

1 PAR CP 62

6 PC 2kw

10 PC 1kw

1 strob (Atomic 3000)

gélamines Lee Filter > 197 format PC 2 kw & 1kw
diffuseurs Rosco > 114 & 119 format découpe type 614 SX

volets pour PC 1kw & 2kw ou à défaut gaff alu noir

LA COMPAGNIE DE(S) AMORCE(S)

Fondée en 2005 par Thissa d'Avila Bensalah, la Cie De(s) amorce(s) s'attache à amorcer des espaces communs à géométrie variable (théâtre, ateliers & transmission, films...) qui puissent interroger – par une observation sensible des rapports (de forces) humains – la notion d'émancipation individuelle comme collective.

Elle explore ainsi la notion de « poétique », et s'appuie pour cela, autant sur des écritures contemporaines, que sur une écriture faite d'éventuels frottements entre matériaux documentaires et dramatiques.

La Cie est constituée de 15 personnes fédérées autant autour de la création que de la recherche et l'animation de nombreux chantiers théâtraux auprès de publics non-professionnels.

Après une résidence à la Maison de l'Arbre entre 2008 et 2012, elle a été accueillie à la fabrique artistique de l'HP de Ville-Evrard de 2012 à 2015, et entame désormais une résidence au Théâtre des Passerelles pour trois ans (2018-2020).

La Cie est par ailleurs conventionnée au titre de la PAC- Région Ile-de-France.

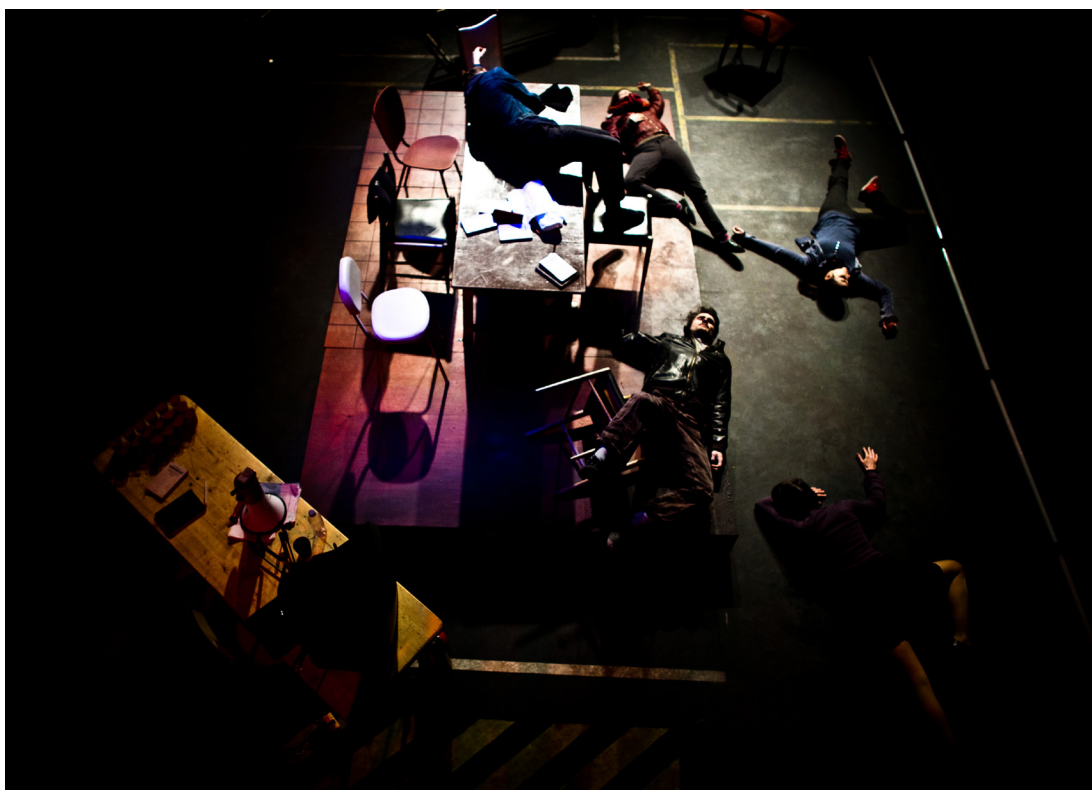
Escape Game ou Pourquoi je n'ai pas porté plainte sera sa sixième création.

Ci-bas

Avez-vous eu le temps de vous organiser depuis la dernière fois qu'on vous a vu ?, 2011-2013

Page de droite

Et si le ciel était vide, 2017-2018



NOS CRÉATIONS

ET SI LE CIEL ÉTAIT VIDE

*2017-2018, Film documentaire
de Thissa d'Avila Bensalah*

Thissa d'Avila Bensalah, metteuse en scène de théâtre contemporain, réalise un chantier théâtral inspiré de *Liberté à Brême* de Rainer Werner Fassbinder avec 9 patients en hospitalisation psychiatrique.

Dans le rôle principal de la pièce de théâtre en train de s'écrire, Annick joue Geesche. Mais qu'est-ce que faire vivre un rôle et le défendre quand le personnage de fiction est si proche des expériences vécues ? Se posent alors une multitude de questions liées au retentissement de l'histoire de Geesche dans la vie intime et collective de tous les acteurs et actrices.

Annick, Georges, Jean-Pascal, Jean-Paul, Anne, Nordine, Felix, Stéphane et Marie-Pierre interrogent tour à tour ces imbrications entre leur vie et leur rôle théâtralisé.

Ces questionnements développent au fur et à mesure une véritable réflexion commune sur la psychiatrie, les violences patriarcales, leurs constructions sociétales... et leurs imbrications.



LIBERTÉ À BRÊME

*2013-2016, de R.W Fassbinder,
mise en scène par Thissa d'Avila Bensalah*

Le 21 avril 1831, Geesche Gottfried est décapitée publiquement à Brême pour avoir empoisonné à l'arsenic quinze personnes de son entourage (mari, mère, amant, enfants...), pendant plus d'une décennie (de 1813 à 1827), sans jamais se faire démasquer tant elle savait jouer de son image de femme pieuse et honorable.

Seule image acceptée par son époque, image qui de par son hypocrisie et son poids intenable, lui a garanti (ironiquement) une longue impunité mais aussi une longue liberté. En effet, lorsque finalement elle est arrêtée, Geesche ne nie pas ses crimes ; elle ne s'en repent pas non plus.

En 1971, partant de cette histoire vraie qui en son temps défraya la chronique, Fassbinder tire de dossiers des Archives de Brême, une « tragédie bourgeoise », une fable acide, rendant le fait divers à sa véritable dimension politique un siècle et demi plus tard, et éclairant pourtant ses contemporains. Geesche devient une figure de la lutte pour l'émancipation féminine. Un corps jeté dans la bataille et dans le meurtre pour survivre, chercher un axe et une dignité, pour résister au réel par la « sagesse » destructrice de la folie.

AVEZ-VOUS EU LE TEMPS DE VOUS ORGANISER DEPUIS LA DERNIÈRE FOIS QU'ON VOUS A VU ?

2011-2013, création collective, mise en scène par Thissa d'Avila Bensalah autour d'Anarchie en Bavière de R.W Fassbinder

Avez-vous eu le temps de vous organiser depuis la dernière fois qu'on vous a vus ? met en scène six personnages, trois femmes et trois hommes, tous/tes comédiens/nnes engagés/ées politiquement, réunis pour essayer de monter *Anarchie en Bavière* de Fassbinder, « pièce de science-fiction naïve », qui devient prétexte à questionner les notions d'art et d'utopie.

Si les comédiens essaient d'adopter un fonctionnement collectif au sein du groupe, toutes sortes de dysfonctionnements (désaccords politiques, prises de pouvoir, monopoles du savoir...) réduisent ces tentatives et entravent leur capacité à obtenir une interprétation commune du texte. Comment résister à la tentation de reproduire des rapports de domination que l'on combat par ailleurs ?

Confluences - Lieu d'engagement artistique, Festival Péril Jeune — du 22 au 24 octobre 2010

Maison de l'Arbre, Montreuil — du 21 au 30 janvier 2011
Théâtre de l'Odéon et 104, Festival Impatience — du 10 au 11 juin 2011

Théâtre National de Bruxelles, Festival des Libertés — 25 novembre 2011

Festival d'Avignon CCAS, Festival Contre-Courant — 16 juillet 2013

« La pièce est tellement invraisemblable que, tel un caméléon, elle s'adapte à l'actualité. »

« L'engagement est là, frontalement, dans le théâtre et son acuité. »

« La vigilance, un théâtre de la vigilance, est aux postes de commandement. Et son corollaire : le doute. Avec l'utopie en bandoulière. »

Jean-Pierre Thibaudat, Rue 89 (janvier 2011)

« Il ne s'agit ni de catéchisme marxiste, ni de pessimisme réactionnaire, mais d'un théâtre critique où le doute n'exclut pas le sens du combat. »

« Un spectacle qui ne parle que de l'impatience de la jeunesse face à un monde (théâtral) vieux et bourgeois. »

Etienne Sorin, « Coup de cœur » Evène (juin 2011)

LE DIT DE L'IMPÉTRANCE

2009-2010, d'Enzo Cormann, mise en scène par Thissa d'Avila Bensalah

Le Dit de l'Impétrance met en scène une comédienne en situation de casting qui s'interroge intérieurement sur les méandres de son métier et une autre jeune fille, son « alter ego », qui, elle, se questionne sur le sens de sa vie. Ces deux sujets étant amenés à se confronter.

En 2006, une rencontre avec l'auteur contemporain Enzo Cormann débouche sur l'écriture d'un texte pour la Compagnie De(s) amorce(s), *Le Dit de l'Impétrance*.

« *Le commerce de l'art, sous couvert d'offrir des représentations révisées du monde, participe à plein des processus d'aliénation qu'il prétend par ailleurs dénoncer : division sociale du travail, réification, marchandisation des échanges, carriérisme, chantage à l'emploi et asservissement des corps sont, parmi bien d'autres prédatations, au menu de l'aventure artistique (...)* » Enzo Cormann

Ce projet a bénéficié d'une résidence de création au Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine/Cartoucherie de Vincennes — en janvier 2007

La Maison de l'Arbre — du 3 au 7 février 2010

Le Lavoir Moderne Parisien, Festival Au Féminin — du 9 au 13 mars 2010

« *Comme dans Quartett de Heiner Müller, d'après "Les Liaisons dangereuses", désir, amour et haine forment un filet dont il est impossible de s'échapper. L'écriture de Cormann ressemble à celle de Quartett, tout en remplaçant le cynisme par une musique plus douce.* »

« *Thissa d'Avila Bensalah (...) dans la belle scénographie signée Julia Kravstova, fait surgir le discours sous-jacent, celui de la femme objet en lutte avec la machine, une approche non pas du vertige mais de la peur du vertige.* »

Thomas Hahn, Cassandre (Mars 2010)

KIDS

**2008-2009, de Fabrice Melquiot,
mise en scène par Mélodie Berenfeld,
reprise exceptionnelle par Fabrice Melquiot
et Thissa d'Avila Bensalah**

Bosnie 1995.
Sarajevo.
Premier jour de paix.
Une bande d'orphelins.
Préparent une parade.
Pour gagner de l'argent.
Que deux d'entre eux puissent s'enfuir.
Au bout de l'Europe.
Apprennent à faire avec.
La paix.
Apprennent à quitter la guerre comme on quitte
l'enfance.
Se heurtent.
S'embrassent.
Se font mal.



Kids, 2008-2009

En mars 2009, nous avons choisi de commencer notre résidence à la Maison de l'Arbre en « hébergeant » une reprise de Kids.

Ce spectacle, créé en 2004-05, a connu un grand succès et une tournée pendant trois ans (Théâtre Sylvia — Monfort, Avignon,...).

Cette reprise a été décidée comme hommage exceptionnel au premier geste affirmé d'une jeune metteuse en scène si vite disparue : Mélodie Berenfeld. Comme continuation de ce geste, de cette recherche artistique, qui est la nôtre. Comme revendication d'une écriture d'aujourd'hui : celle de Fabrice Melquiot. Mais aussi comme acte de résistance à la mort, à la guerre, à leurs conséquences. Sarajevo, premier jour de paix, huit orphelins avancent vers l'espoir de recommencer à vivre.

Maison de l'Arbre de Montreuil — du 17 au 26 mars 2009
Théâtre du Préau — Centre Dramatique Régional de Vire (Basse-Normandie) — du 6 au 8 mai 2010

« Kids : une mise en scène d'un bel instinct, et des acteurs talentueux : (...) L'émotion que nous tendent ces Kids tient d'ailleurs beaucoup au talent des jeunes comédiens à mettre quasi en surimpression cette profonde brisure de leur être et cette fraîcheur qui, presque malgré eux, les emplit. Cette ferveur encore. »

Aude Brédy, L'Humanité (Avignon 2004)

« Deux troupes composées de très jeunes gens, prennent ce texte avec une même énergie, pour des spectacles incisifs. (...) La seconde propose une recherche plus musicale, émouvante et étonnamment mature, presque roublarde. Les deux spectacles attestent que le jeune théâtre est une scène aujourd'hui très vivante. »

Antoine de Baecque, Libération
(Avignon 2004)

« On ne sort pas de cette pièce indemne et c'est là son plus grand mérite (...). Il résulte que ce Kids fut une des perles les plus singulières du Festival off d'Avignon. Il est une gifle de beauté comme on en reçoit de moins en moins. »

Mathieu Lecocq, « Coup de cœur » de théâtre-enfants.com (Avignon 2004)



COMPAGNIE
DESAMORCES

21, rue du Grand Prieuré
75011 — Paris
06 98 97 12 34
desamorces@yahoo.fr

Licence Cat. 2 : 2-1062705
n° de Siret : 489 152 744 00053
Code APE : 9001Z